

Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 76 (1988)

Heft: [4]

Artikel: Ménagères et travailleuses : nouveaux combats pour demain

Autor: Berenstein-Wavre, Jacqueline

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-278642>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

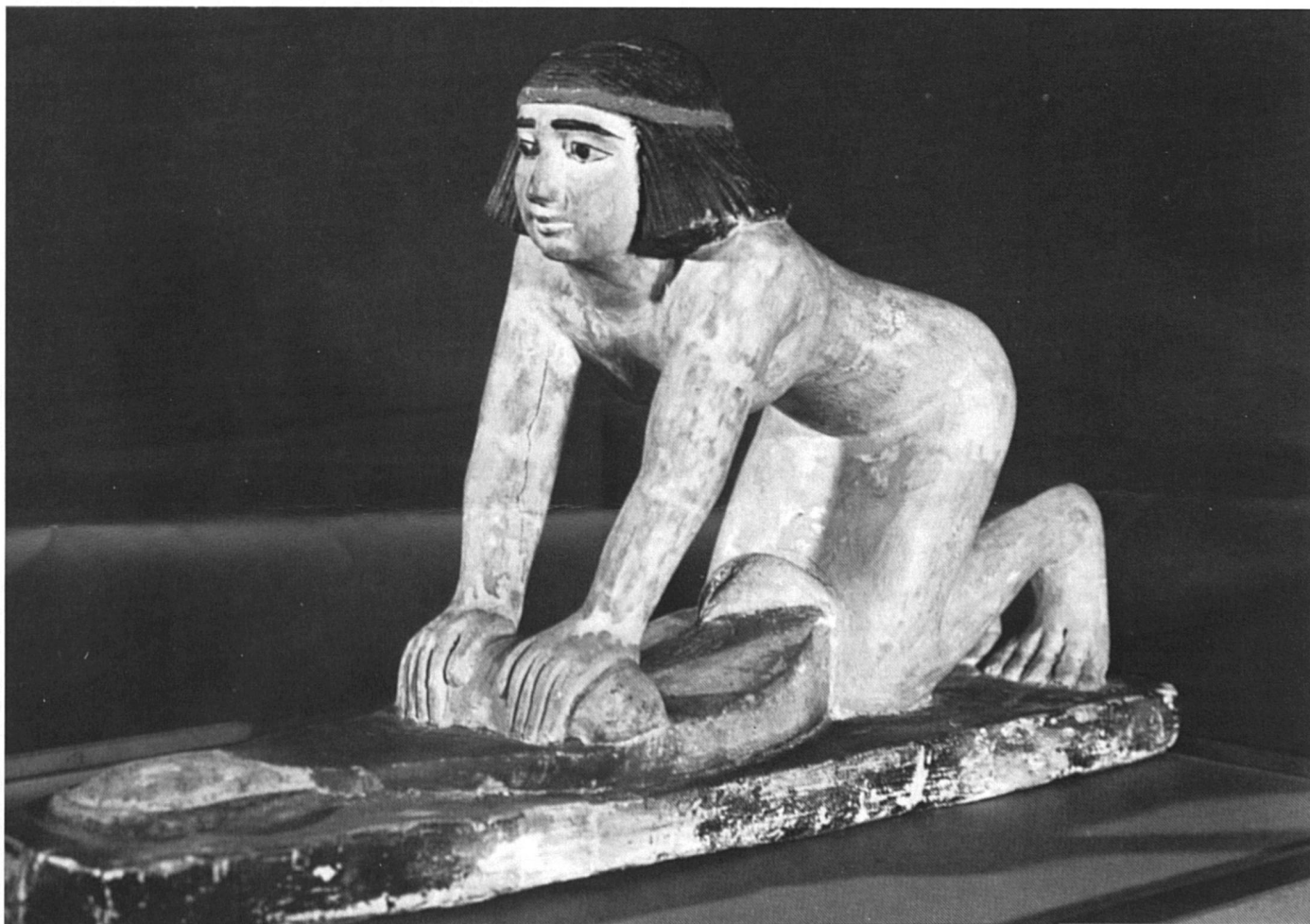
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 07.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Ménagères et travailleuses : nouveaux combats pour demain



Statuette égyptienne de la VI^e dynastie

Le travail domestique n'est pas seulement une constante incontournable de l'histoire des femmes ; c'est aussi la pierre d'achoppement de tous les calculs économiques. Le Collège du Travail, à Genève, organise les 29 et 30 avril son troisième colloque « La ménagère, une travailleuse », intitulé cette année « A société polluante ménagère performante ». Aujourd'hui, des prestations d'un type nouveau, liées aux exigences de l'écologie, font désormais partie intégrante de la gestion du ménage. Peuvent-elles devenir un facteur de revalorisation de ce travail méconnu entre tous qu'est le travail ménager ? Dans une société où la notion de travail tend à inclure des activités non rémunérées qui en étaient autrefois exclues, le lien entre travail de production et travail de reproduction va-t-il enfin se renouer ?



Photo illustrant la couverture du livre «Les femmes, le travail et la famille».

D'abord nourrir la maisonnée, élever les enfants, ensuite ramener de l'argent à la maison : telle a été pendant des siècles, l'histoire du travail des femmes, travail défini comme une activité productrice consacrée à la maisonnée (élever des enfants, nourrir et entretenir une famille) et/ou consacrée au marché du travail. La première activité est bénévole, la seconde salariée. Or il est impossible de comprendre l'histoire des femmes, sans tenir compte de la première, le travail domestique. Ce sont les conclusions auxquelles sont parvenues Louise A. Tilly et Joan W. Scott, économistes et historiennes américaines dans leur livre «Women, work and family»¹.

Ces deux féministes analysent le processus d'industrialisation et ses conséquences sur les rôles sexuels et familiaux en prenant pour base des régions commerciales, minières et textiles en France et en Angleterre du XVIIIe siècle à la Première Guerre mondiale.

Un peu d'histoire

Dans leur livre, les féministes américaines analysent tout d'abord l'économie familiale durant la période pré-industrielle, puis l'économie de salaire familial mise en place par l'industrialisation et l'économie de consommation familiale jusqu'à la Première Guerre mondiale. Elles étudient les familles ouvrières et non les familles bourgeoises, c'est-à-dire les familles où le travail de production à l'extérieur est lié au travail familial. Elles ne s'occupent pas des familles des classes moyennes et bourgeoises où est apparue, au cours du XIXe siècle, la femme au foyer.

Dans l'économie familiale caractérisant la période pré-industrielle, aux XVIIe et XVIIIe siècles, «la production s'effectuait le plus souvent à domicile, où chacun contrôlait son horaire et le rythme de son travail. Les produits vendus au marché n'étaient, le plus souvent, que le surplus de

la production destinée à la consommation domestique. Bien que les corvées ménagères prissent beaucoup de temps, elles ne demandaient ni savoir-faire ni compétence. L'accouchement interrompait les occupations journalières d'une femme et exigeait une partie de son temps, mais quelques jours après, elle se remettait au travail en prenant seulement le temps d'allaiter son enfant. Les idées sur les enfants et les soins qu'on leur devait consistaient en ceci : soit on les mettait à la porte très jeunes, soit on les intégrait par le travail dans la vie quotidienne des adultes. Il était donc possible pour une femme mariée de gagner un salaire ou de fabriquer des articles à vendre, de s'occuper de sa maison et de mettre des enfants au monde. Au cours de sa vie, comme au cours d'une année, ou

d'un jour, une femme mariée accomplissait plusieurs types d'activité en les harmonisant. Elle était la pierre angulaire de l'économie familiale ». Le travail domestique, producteur de biens, est naturellement incorporé à la vie sociale et économique de l'époque.

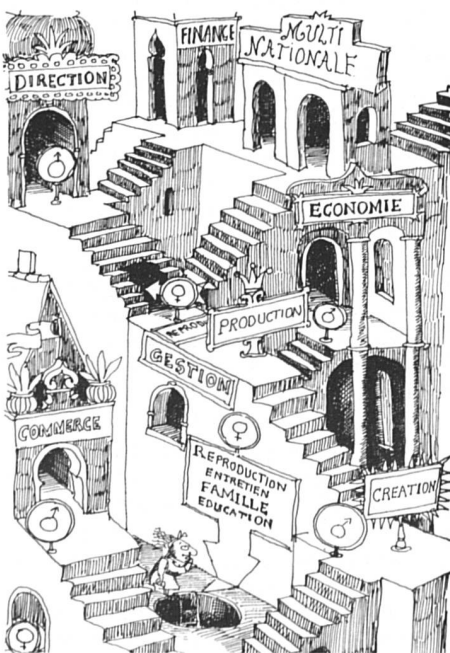
Au début du XIXe siècle, on s'achemine vers l'économie de consommation familiale. «Le but du foyer n'est pas de gagner pour subsister, mais d'élever le niveau de consommation familiale. Le nouveau schéma du travail des femmes correspond par certains côtés, à celui de l'ère pré-industrielle : les femmes effectuent un travail rémunéré et des tâches domestiques tout au long de leur vie, leur activité productrice peut être temporairement interrompue par la naissance de leurs enfants, mais pas restreinte d'une façon permanente. Cependant, à l'inverse de l'ère pré-industrielle, celles qui travaillent passent très peu d'années à des activités reproductrices, et leur espérance de vie s'est aussi beaucoup accrue. La famille ouvrière a toujours économiquement besoin du salaire de la femme mariée, et la réduction de ses activités reproductrices lui permet de consacrer une plus grande partie de sa vie à le gagner.»

Pendant la révolution industrielle et la période de l'économie de salaire familial, aux XVIIIe et XIXe siècles, le salaire n'a pas «libéré» la femme. Selon les féministes américaines, le travail salarié représentait en lui-même un changement mais non une amélioration de la position sociale des femmes. L'apparition d'un salaire gagné hors du foyer ne modifiait pas d'une manière spectaculaire les relations que les femmes entretenaient — en tant que filles, épouses et mères — avec leurs familles. A la différence d'aujourd'hui, le salaire ne constituait pas un facteur d'indépendance, et ne leur a pas valu un rôle nouveau dans la famille.

Il y a toujours eu une ségrégation sexuelle des tâches. Les femmes ont été associées à un savoir-faire limité et à un salaire inférieur. Il en résulte que l'évolution du travail salarié de l'un et l'autre sexe est non seulement différente mais encore asymétrique. Le travail des femmes est constamment dévalorisé par rapport à celui des hommes. L'un a son point d'appui dans la famille, l'autre à l'extérieur.

L'apparition spectaculaire des femmes dans les usines au début du XIXe siècle et leur entrée dans les bureaux au XXe siècle n'ont pas transformé radicalement le statut social et économique des femmes, considérées comme des travailleurs différents des hommes, séparées d'eux et habituellement inférieures.

En effet, les activités productrices et reproductrices sont difficilement conciliables et se dévaluent l'une l'autre. Ou bien l'ouvrière ne consacre pas assez de temps à ses enfants, ou bien elle ne gagne pas assez. Elle est piégée dans une société industrielle conçue par les hommes et pour les hommes.



En bout de course, un piège séculaire. Dessin d'Anne Wilsdorf (Agenda des Femmes 1987).



Le travail domestique, source de discrimination

Le fait que les femmes étaient considérées comme jouant au moins deux rôles — le biologique et l'économique — les rendait moins performantes comme travailleuses, moins bien payées et donc plus dépendantes du soutien de leur famille. Les relations familiales reflétaient cette asymétrie du marché du travail et, en même temps, reproduisaient les mesures sur lesquelles cette asymétrie était basée. Les femmes étaient plus conscientes de leur rôle nourricier à l'égard de la famille que de celui d'ouvrière salariée.

Les premières émeutes produites par des femmes sont avant tout des luttes pour le prix du pain, de la farine et au XIX^e siècle pour un meilleur salaire de subsistance. Il faudra attendre le 16 février 1966 pour que des ouvrières se mettent en grève afin d'avoir un salaire égal à celui des hommes. (Grève des 3800 ouvrières d'Herstal, Belgique.) Une question de justice !

Les mères pénalisées

En Suisse, le refus du congé parental, puis de l'assurance-maternité, avec une allocation pour perte de gain aussi pour la mère au foyer, constitue également une non-reconnaissance du travail domestique. Le 6 décembre, le peuple suisse a refusé à la mère cette reconnaissance. Le référendum contre la loi sur l'assurance-maternité a été lancé par les milieux économiques conservateurs. L'argumentation était la suivante : l'assurance-maternité coûterait trop cher et surtout la maternité est une affaire privée, une vocation, et le travail qui en découle est bénévole. C'est naturel. L'Etat n'a pas à s'en occuper... Argumenter de cette façon, c'est écarter toute prise en charge par la société de la fonction de mère. C'est encore une forme de pénalisation du travail domestique.

Choisir sa fécondité, oui, mais pour qui ?

Une meilleure connaissance des fonctions reproductrices de la femme, la découverte de la pilule contraceptive ont profondément modifié le comportement sexuel des femmes. Elles sont devenues maîtresses de leur corps, mais cela signifie aussi qu'elles peuvent plus ou moins s'adapter à leur rôle de travailleuse. C'est d'ailleurs, ce que demandent certains patrons aujourd'hui, lorsqu'ils engagent des femmes cadres. Ils proposent un cursus professionnel ascendant... mais pas d'enfant, ou si la femme est célibataire... pas de mariage ! (sic, entendu dans une grande banque.) Alors, maîtriser sa fécondité sert à qui ? A quoi ?



Nourrir sainement la famille (gare aux nitrates dans les salades !) : encore une tâche pour les femmes (photo Helena Mach).

Un espoir dans l'écologie ?

Les excès de la société post-industrielle ont transformé la structure du travail, mais ont aussi détruit l'environnement, pollué l'air des villes et ravagé les forêts. Les immenses stocks d'armes nucléaires peuvent détruire plusieurs fois la planète.

On peut alors se demander qui va corriger ces méfaits, ces abus au niveau de la vie de tous les jours ? Qui va économiser l'eau potable ? Qui va soigner sans abuser de médicaments ? Qui va cuisiner une nourriture saine et équilibrée ? Qui va organiser le temps libre pour l'épanouissement de chacun ? La femme, bien sûr, toujours elle. S'agit-il d'une nouvelle forme d'exploitation ou d'une occasion unique, afin que le

travail domestique soit enfin reconnu et revalorisé ? En faisant comprendre à son entourage que ce n'est plus à l'économie et au rendement de tout commander, qu'il y a d'autres valeurs qu'il faut développer si le monde veut survivre, la femme devrait acquérir le droit d'être considérée comme l'actrice centrale des mutations en cours. « société polluante, ménagère performante » (titre du colloque de cette année du Collège du Travail), cela veut dire aussi que les femmes devraient tirer un bénéfice de dignité de ces mutations.

Jacqueline Berenstein-Wavre

¹ Paru aux USA en 1978, ce livre est devenu une référence historique indispensable pour l'étude du travail des femmes. Il a paru en français en 1987 aux Editions Rivages/histoire Paris, sous le titre « Les femmes, le travail et la famille ».

Travail domestique et théologie féministe

La théologie féministe fait un important travail de réflexion sur la dévalorisation du travail ménager. A preuve, ces deux extraits tirés de la revue Concilium du 4 novembre 1987.

« Si le travail des femmes en dehors de la maison se modèle sur le travail à l'intérieur, une réflexion théologique féministe doit commencer par analyser les structures sociales de la domesticité qui déterminent le travail et l'exploitation économique des femmes. Il ne suffit pas de lutter pour l'égalité des droits sur le lieu de travail et de plaider pour salarier le travail domestique tant que l'on croira que, seules, les femmes sont destinées par la nature et par Dieu à effectuer ce travail domestique.

En outre, il nous faut appliquer une « herméneutique du soupçon » à tous les essais tentés pour caractériser le **travail non rémunéré comme épanouissant**, à l'inverse du travail rémunéré conçu, en revanche, comme travail aliénant. Enfin, la théologie féministe doit analyser le rôle traditionnel assigné aux hommes et « chefs de famille » et la socialisation des garçons comme « gagne-pain » et supérieurs aux femmes. »

Elisabeth Schlusser
Fiorenza (USA)

« Ménagères avez-vous absorbé les messages du patriarcat ? Lorsque la structure patriarcale traditionnelle de la maison est tenue pour acquise tant par les femmes que par les hommes, le travail dans le ménage et pour le ménage (nettoyage, lavage, repassage, raccommodage, cuisine, soins des enfants, des malades, des vieux et des hommes) incombe à la seule responsabilité de la femme. Alors ce travail est inférieur, sans valeur, méconnu et sans compensations. La femme qui se dit « simple ménagère » et qui pense qu'elle « ne travaille » parce qu'elle ne fait pas partie de la main-d'œuvre salariée a absorbé les messages du patriarcat dans l'image dévaluée qu'elle a d'elle-même. »

Anne E. Carr
(USA)